

ABONNEMENT.

Saumur : Un an... 30 fr. Six mois... 16. Trois mois... 8. Poste : Un an... 35 fr. Six mois... 18. Trois mois... 10.

On s'abonne :

A SAUMUR, Chez tous les Libraires ; A PARIS, Chez MM. RICHARD et Co, Passage des Princes.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ÉCHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 20 c. Réclames... 30. Faits divers... 75.

RÉSERVES SONT FAITES

De droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées... Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

On s'abonne :

A SAUMUR, Chez tous les Libraires ; A PARIS, Chez MM. HAVAS-LAFFITE et Co, Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

11 Mars 1875.

Bulletin politique.

LA SITUATION MILITAIRE EN ESPAGNE.

Un journal anglais qui ne peut paraître suspect et que nous citons volontiers parce qu'il se distingue également par la sûreté de ses informations et par la bonne foi avec laquelle il les publie, lors même qu'elles vont à l'encontre de ses théories, la Pall Mall Gazette, contient dans son dernier numéro un article intitulé : Situation militaire en Espagne, qui est remarquable à plus d'un titre et qui émane évidemment, comme le dit une note de la rédaction, d'un homme « bien renseigné. » Le voici :

« On ne peut se faire une idée exacte de la situation militaire en Espagne que par une comparaison attentive des journaux espagnols de Madrid et de la province, avec les correspondances des feuilles anglaises et françaises et avec les publications du Cuartel Real. Les entraves officielles, la difficulté des communications et les fausses rumeurs qui circulent font que si l'on ne se renseigne que sur un point, on court la chance d'être induit en erreur, aussi bien que de s'instruire. La disgrâce de Primero de Rivera, la panique qui s'empara de sa division pendant l'affaire de Lacar, l'appel de 70,000 nouvelles recrues sont des preuves plus que suffisantes de la manière dont les choses se sont véritablement passées dans les combats qui ont été dernièrement livrés dans le Nord.

« D'un autre côté, le luxe de fausses nouvelles qui, dans le principe, annonçaient tous les jours des succès alphonstistes, est un indice à l'aide duquel on peut mesurer l'importance des défaites et du désappointement qui en est résulté. Il est aujourd'hui hors de question que les carlistes ont remporté un brillant succès dans le seul combat sérieux qui ait eu lieu, et que la destruction de leur fonderie, la prise d'Egana, la disgrâce de Mendiri, la capture de treize canons et d'autres assertions analogues sont complètement dénuées de fondement. Il n'est pas surprenant que la circulation du Cuartel Real vienne d'être interdite en France. Le langage de ce journal depuis l'avènement de don Alphonse et les documents qui lui ont été communiqués par Mendiri et les autres généraux carlistes, aussi bien que par les autres assemblées provinciales des trois provinces basques, témoignent que personne n'a jamais songé à une soumission, et que les offres des alphonstistes ont été repoussées avec mépris dès le commencement.

« Saballs, dans son rapport sur le hardi coup de main de Mataro, raconte que les autorités de Barcelone et de Gérone, après avoir envoyé des adresses à ses troupes, revêtirent des comparses de l'uniforme des carlistes et les envoyèrent se présenter à l'indulto, donnant ainsi une apparence de réalité à la promesse de la paix, jusqu'à ce que l'attaque la plus audacieuse qui ait été tentée en Catalogne vint leur donner un démenti. En ce qui concerne l'abandon de Pampelune, il faut juger le rapport de Mendiri avec impartialité. Il était évident que la lon-

gue ligne qu'il s'agissait de défendre ne pouvait tenir contre une attaque combinée de la nature de celle que la pose du câble à Saint-Sébastien venait de rendre possible. Moriones, sans convoi, se faufila par un sentier de montagne, traversant son village natal. Il advint que les carlistes n'avaient sous la main aucune troupe disponible, et il accomplit ainsi heureusement son périlleux mouvement. Mais les lignes si étendues que les alphonstistes ont aujourd'hui obligés de tenir peuvent être aisément évitées par les carlistes, qui les contournent à volonté par les hauteurs grandement supérieures situées au Nord et à l'Ouest ; tandis que le riche district, si longtemps tenu en sûreté, n'est en aucune façon nécessaire à l'entretien de l'armée carliste.

« Mais cette dernière manquant encore d'artillerie et de cavalerie, on ne saurait songer pour le moment à passer l'Ebre ; en effet, dans les plaines de la Castille, la cavalerie et l'artillerie exerceraient une action aussi décisive qu'elle est peu importante dans les montagnes. Les forces basques, opposées par tradition au service militaire en dehors de leur pays, et autorisées en vertu de leurs fueros à refuser de porter les armes au-delà de ses frontières, seront probablement occupées à tenir en échec le gros des troupes du gouvernement jusqu'à ce qu'on ait eu le temps d'organiser les armées carlistes dans les autres parties de l'Espagne. Les bandes carlistes de la Catalogne, de Valence et de l'Aragon dont l'organisation avait été rapidement poussée pendant le siège de Bilbao, furent dispersées après la prise de Cuenca par suite de l'impossibilité où s'était vu le jeune frère de Don Carlos de concilier les prétentions rivales des cabecillas des diverses provinces.

« Pendant la concentration de troupes qui a eu lieu dans le Nord tout récemment, ces bandes se sont reformées ; leur artillerie qui avait été enterrée vient d'être remise au jour ; Cantavieja, la vieille forteresse de Cabrera, a été mise complètement en état de défense, et il est permis de croire que les nouveaux chefs, Lizarraga et Dorregaray, auront plus de succès que Don Alphonse et Dona Blanca. Les feuilles locales de ces districts de l'Est donnent des détails qui contredisent d'une manière irréfutable les nouvelles télégraphiques et officielles. Ainsi la Gaceta annonçait l'autre jour que les carlistes avaient été mis en déroute à Mora de Ebro, ville importante et notoirement républicaine. Or, un récit circonstancié qui a paru dans le journal de Reus, la plus considérable des villes voisines, nous apprend que les carlistes sont entrés à Mora, y ont passé trois jours, y ont levé une contribution de 16,250 francs, et que s'ils n'ont pas réussi à prendre le fort dans lequel la garnison s'était réfugiée, c'est uniquement par suite du manque d'artillerie.

« Des comparaisons analogues m'ont apporté la conviction que les carlistes ont fait des progrès considérables dans tous ces districts, et que les nouvelles qui viennent de l'intérieur de l'Espagne ne tendent qu'à induire en erreur, tandis que naturellement les rapports officiels de Tristany et de Saballs dans le Cuartel Real annoncent une série de brillantes victoires. Chaque effort sérieux contre les positions basques est contrebalancé par un progrès des carlistes dans les districts dégarnis de troupes.

Pendant que la division Despujols marchait au secours de Moriones, toute la province de Lérida était envahie par Tristany, et la citadelle d'Urgel recevait d'immenses

quantités de grains et d'argent recueillies jusqu'aux portes des plus grandes villes. L'évêque d'Urgel, prince souverain d'Audorre, dans une brûlante lettre pastorale, écrite dans le style de la vieille école espagnole, compare don Carlos à Josaphat et ordonne à tout son clergé de prêcher la guerre sainte.

« Il est certain qu'un mouvement sérieux se prépare dans tout l'Est de l'Espagne ; les partisans qui ont été contraints de se disperser l'été dernier fourniront des éléments tout prêts ; selon toute probabilité, les hommes les plus énergiques de la nouvelle levée ordonnée par le gouvernement se joindront à eux ; et si, tandis que l'armée alphonstiste est affaiblie par les changements dans le commandement, les nouveaux chefs carlistes dans l'Est concertent bien leurs mouvements, les Basques verront la route de Madrid ouverte devant eux. Leur armée homogène, contre laquelle toutes les forces disponibles de l'Espagne seraient à peine de force, peut avec raison compter sur la dispersion des troupes du gouvernement rendue nécessaire par les carlistes du centre et de l'Est comme sur son meilleur et plus sûr auxiliaire.

« Le riche pays basque peut nourrir ses habitants guerriers pendant de longues années ; les femmes sont parfaitement capables de cultiver la terre, et la locura cantabrica est en état de défier tous les calculs les plus raisonnables. Bien que la guerre puisse continuer jusqu'à ce que la banqueroute nationale soit imminente et que la répudiation carliste de la Révolution devienne la seule chance de salut des contribuables espagnols, il faut avouer que la tactique des carlistes ne manque pas de bon sens. Des expéditions semblables à celles de la guerre de Sept ans peuvent être entreprises d'un bout à l'autre de l'Espagne, et les Basques ne refuseraient probablement pas de marcher sur Madrid, si le succès était assuré.

« Des considérations qui précèdent et de beaucoup d'autres que le défaut d'espace nous empêche de présenter, on peut conclure à bon droit que la situation militaire est pleine d'incertitude et que la stabilité de Canovas dépend de l'hostilité des partis rivaux plutôt que de sa propre force. Les pouvoirs extraordinaires accordés aux gouverneurs provinciaux, la voix de l'opinion publique complètement étouffée sont des preuves évidentes que le ministère a conscience de son isolement et qu'il agit sous l'impulsion de l'instinct dangereusement fécond de la conservation personnelle. Une victoire remportée par Quesada ferait de lui le Narvaez du jour ; une défaite désignerait Cheste, qui est franchement absolutiste, pour son successeur.

« Dans les deux cas, les libéraux disparaîtraient également, et Alphonse trouverait une occasion pour mettre en pratique la version de ses intentions qu'il a communiquée à l'ambassadeur russe, préférablement aux versions également appropriées par la circonstance dont il a fait part à l'Angleterre et à la Prusse. Une telle politique ne serait pas en contradiction avec son manifeste, qui peut s'appliquer aussi bien au règne d'un Amédée qu'à celui d'un Philippe IV. Les paroles et la conduite d'Alphonse ont été jusqu'ici une reproduction des traits les plus caractéristiques de son aïeul ; la situation, sous son aspect le plus complet, promet d'être une image exacte des deux premières restaurations ; le petit-fils de Ferdinand VII et de la duchesse de Rianzarès, le

fil d'Isabelle II et de don François d'Assise, ne saurait mentir à sa race. »

PHYSIONOMIE DE LA CHAMBRE.

La séance s'ouvre au milieu des nouvelles les plus contradictoires. L'une dit que M. Buffet a remis définitivement ses pouvoirs au maréchal ; l'autre affirme que les négociations recommencent, que M. Buffet les conduit et qu'on a lieu de croire qu'elles feront la gloire du parlementarisme et le bonheur de la France.

Cependant les républicains — ces énergiques et traditionnels représentants et défenseurs de la légalité et de l'ordre — commencent à s'impatienter de toutes ces lenteurs, et se déclarent résolus à demander compte de toutes ces tergiversations qui n'ont d'autre but que d'éloigner les républicains du gouvernement de la République.

Mais, au moment où l'interpellation allait éclater, voici qu'on s'écrie de tous côtés : le ministère se fait, le ministère est fait !

A cette nouvelle, l'atmosphère s'éclaircit, et les parlementaires se redressent sur leurs tiges flexibles. On se congratule, on se frappe la poitrine d'avoir un instant manqué de foi au parlementarisme, et on se promet bien de ne plus retomber à l'avenir dans ce vilain péché.

Cette éclaircie dure peu. Néanmoins elle permet aux quelques députés qui errent dans la Chambre ou qui, tranquillement assis, se livrent à de douces et confortables visions, d'adopter l'ensemble du projet de loi sur la dynamite, de voter l'urgence d'une proposition fort importante de M. de Plouc ayant pour but d'empêcher qu'aucun étranger puisse devenir président de l'une de nos grandes compagnies de chemins de fer, et enfin d'aborder la troisième délibération de la loi des cadres.

Mais voici que l'éclaircie diminue sensiblement et que le ciel devient gris, terne et lourd comme auparavant. Des orateurs, tels que MM. Jean Brunet et Raudot, se succèdent à la tribune et disent, le premier surtout, d'excellentes choses sur la formation des cadres de notre armée. On ne les écoute pas. Les esprits ne sont plus à ces graves questions militaires. Ils sont fixés sur trois mots qu'ils voient écrits partout : Tout est rompu !

C'est sous ce nouveau Mane-Thecel-Phares du parlementarisme que le président a prononcé la clôture de la séance.

Ce qui prouve que le centre droit n'est peut-être pas de très-bonne foi dans son alliance provisoire et subite avec le centre gauche, c'est l'attitude de quelques-uns de ses membres et l'air ricaner qu'ils gardent lorsqu'on leur parle de l'abnégation du centre gauche et de la part modeste qu'il a dans toutes les combinaisons ministérielles dont on a déjà parlé.

Le centre gauche, au reste, affecte une grande modération ; il va jusqu'à dire qu'il n'aurait eu qu'un représentant officiel dans le cabinet qui a failli voir le jour.

Ce représentant eût été M. Léon Say. Le centre gauche trouve que M. Dufaure représente, il est vrai, ses idées, mais qu'il n'a jamais paru aux réunions du centre gauche.

Il ressort de toutes ces péripéties ministérielles ce qu'on a déjà dit depuis quelques

jours, c'est que M. Buffet ne tient pas absolument à descendre de son fauteuil présidentiel pour prendre la vice-présidence d'un conseil des ministres, tandis que M. d'Audiffret-Pasquier préférerait, de son côté, s'élever de la vice-présidence de l'Assemblée à la présidence.

Il y a lieu de penser que ces considérations ne sont pas étrangères aux tiraillements qui suspendent la solution de la crise ministérielle.

Etranger.

ALLEMAGNE.

Le passage suivant est emprunté à une correspondance berlinoise du *New-York Herald*. Nous le reproduisons, en laissant à notre confrère américain la responsabilité de ses appréciations.

« La position de M. de Bismark est devenue peu sûre depuis quelque temps. Ce n'est plus l'homme de « sang et de fer » de ces dernières années.

« Le voilà nerveux, irritable, despotique. Il ne peut plus contrôler les terribles passions qu'il a réveillées chez les catholiques, les socialistes, les démocrates et les aristocrates. Excepté les juifs et quelques libéraux, il est à peine un parti politique en Allemagne auquel il puisse demander un appui illimité.

« Jour par jour, ses amis s'éloignent de lui, comme des rats abandonnent un navire prêt à sombrer, et les salons de Wilhelmstrass, où le grand *Junker* réunissait autrefois les puissants et les petits du pays, sont devenus déserts. Les soirées du chancelier ressemblent plus, dit-on, au *beerlœisse* d'un étudiant qu'à des réunions d'hommes politiques.

« Les Allemands eux-mêmes commencent à souhaiter d'être délivrés d'une tyrannie si humiliante. Le clergé catholique est persécuté à propos de vétilles; les démocrates socialistes sont traqués comme des rats, et la police dissout arbitrairement leurs assemblées; les aristocrates frémissent à la pensée de l'outrage auquel ils ont été contraints de se soumettre; le peuple est on ne peut plus mécontent, vu que le commerce est tout à fait paralysé par d'énormes préparatifs militaires; les financiers craignent de s'embarquer dans de nouvelles entreprises ou de prêter de l'argent pour activer des travaux d'une importance considérable, ainsi que cela s'est présenté pour la *Nordbahn*; en somme, l'Empire entier saluerait avec joie un changement qui lui permettrait de respirer un peu à l'aise, qui diminuerait le fardeau militaire, qui rendrait la presse plus libre et moins corrompue, et qui, enfin, remplacerait le despotisme de la police par plus de constitutionnalisme.

« L'œuvre de Bismark est complétée et bien complétée; c'est à son merveilleux génie que l'Allemagne doit d'être grande et forte, mais il ne lui a pas donné cette liberté qu'elle ne sépara jamais de ses rêves d'unité nationale.

On pense, dans les cercles parlementaires de Berlin, que le projet de loi présenté récemment par le ministre des cultes, en vue de supprimer les dotations accordées par l'Etat au clergé catholique, sera discuté par la Chambre des députés dans la séance de jeudi.

On écrit de Berlin, le 7, à la *Gazette de Cologne* que la nouvelle d'après laquelle le prince de Bismark a l'intention de donner sa démission n'est pas seulement une nouvelle à sensation, mais que le chancelier de l'Empire est véritablement souffrant et décidera bientôt, au plus tard dans le courant de l'été, s'il se sent capable de supporter les fatigues que lui impose sa haute situation.

ESPAGNE.

Don Alphonse paraît découragé; il est devenu triste et morose, disaient depuis quelque temps des lettres de Madrid. Le bruit courait hier soir qu'il venait d'abdiquer.

Cette rumeur sera démentie probablement demain, dès la première heure. Les prétendants poursuivent le trône d'Espagne avec trop d'ardeur pour y renoncer si facilement, une fois qu'ils sont parvenus à s'y asseoir, et les Amédée n'apparaissent dans l'histoire qu'à titre d'exceptions à la règle établie.

Le jeune fils d'Isabelle n'est d'ailleurs maître ni de lui-même, ni de ses mouvements, et ceux qui l'ont fait roi ont trop d'intérêt à le retenir pour le laisser partir, dans le cas où l'envie lui en prendrait.

Un des correspondants en Espagne du *New-York Herald* ouvre pourtant certaines perspectives qui méritent d'être indiquées. Il prétend tenir d'une source presque authentique que le découragement s'est tellement emparé du jeune monarque qu'il veut abdiquer en faveur du duc de Montpensier et qu'il sera difficile de l'empêcher de mettre son projet à exécution.

Sans attacher à ces rumeurs plus d'attention qu'elles n'en méritent, il est permis de leur attribuer une réelle importance. Ne prouvent-elles pas le désarroi de la monarchie en Espagne? ne sont-elles pas l'évident symptôme des divisions qui se sont établies parmi les partisans de don Alphonse et des perplexités que lui fait éprouver son cousin.

Voici les dépêches de l'Agence Havas :

« Madrid, 9 mars.

« Le maréchal Serrano, arrivé avant-hier soir de Ségovie, est allé hier, avant de voir personne, rendre visite au roi et à l'infante Isabelle.

« Après avoir protesté de son dévouement au roi, le maréchal s'est longuement entretenu avec lui des affaires militaires.

« Les membres les plus importants du parti radical déclarent hautement leur adhésion au roi.

« Il est faux que les troupes aient évacué Usurbil.

« Le château fort de Galvez a été évacué par les carlistes aussitôt que les troupes libérales se sont approchées de cette forteresse. Poursuivis dans leurs fuites, les carlistes ont éprouvé des pertes importantes.

« La bande qui se trouvait près Corudella a été battue.

« Le ministre des Etats-Unis a été reçu hier par le roi. »

Chronique Locale et de l'Ouest.

LA SOIRÉE AU PROFIT DES PAUVRES.

Nous ne saurions trop appeler l'attention de nos lecteurs sur le programme du concert qui aura lieu demain soir au théâtre.

D'abord, nous remarquons deux pièces, dont la première, *Un Monsieur en habit noir*, gai monologue, sera joué par M. Emile Marck, avec tout le talent que chacun lui connaît; la seconde n'est autre que le *Maître de chapelle*, le charmant et toujours jeune opéra-comique de Paër, qui aura pour interprètes M^{me} Martrelli, l'excellente première dugazon, et M. Géraizer, la sympathique basse chantante dont l'éloge n'est plus à faire.

M^{me} Derasse, l'éminente cantatrice qui s'est fait applaudir ici dans *Galathée*, *Faust* et *Violetta*, paraîtra dans ce concert. Elle chantera une romance de Faure, *les Rameaux*, puis *l'Ave Maria*, de Gounod, que la célèbre Nilsson a fait entendre il y a huit jours à Angers. Cette fois, les amateurs ne paieront pas vingt francs aux premières pour le plaisir d'écouter ce morceau si magistral. Il est vrai que M^{me} Nilsson ne chante pas à moins de quelques milliers de francs par soirée, et que M^{me} Derasse vient gratuitement, ainsi que M. Marck, pour secourir l'infortune. Avant son dernier séjour au Grand-Théâtre de la Monnaie de Bruxelles, le nom de la gracieuse artiste était déjà fort sympathique en notre ville; à partir de ce jour, il y sera populaire.

M^{me} Derasse chantera également le duo du *Trouvère* avec M. Géraizer, lequel nous fera entendre encore *l'Ame en peine*, la romance si émouvante de Flotow.

Ajoutons que M. Martel jouera deux morceaux sur le violoncelle, qu'un andante de Beethoven pour piano, violon, violoncelle et alto, ainsi qu'une valse orchestrée, seront exécutées par des artistes et amateurs.

Enfin, la musique des sapeurs-pompiers, à qui l'on doit cette brillante fête de bienfaisance, fera entendre, sous la direction de M. Halbert, deux fantaisies et une marche (retraite aux flambeaux), c'est-à-dire trois des plus jolis morceaux de son répertoire.

Avant-hier, le sieur C... de Villebernier, en enfance depuis deux ans, s'est noyé dans

la Loire, au canton de Panvigne. Il a été retiré par le sieur Ragueneau, pêcheur.

Il y a huit jours, un commencement d'incendie s'est déclaré à Nueil, au domicile des époux Abraham. Combattu à temps, il n'a pas eu de suites graves. Quelques objets mobiliers ont été perdus, et la chambre où il a pris a eu des détériorations. La perte ne s'élève qu'à la somme de 400 fr. Elle est couverte par une assurance.

Ce feu aurait été allumé par des braises mal éteintes, retirées la veille d'un four et placées dans un chaudron contigu à un petit meuble.

On sait que des mines de fer ont été très-heureusement découvertes dans notre département, à Segré, la Chapelle-Oudon et Sainte-Gemmes-d'Andigné. Sous le nom de concession de l'Oudon, ces mines viennent d'être concédées à la Société anonyme des Hauts-Fourneaux et Forges de Denain, d'Anzin et consorts.

Pour notre foire de la Mi-Carême, dit le *Journal de Maine-et-Loire*, nous avons eu mardi une journée magnifique. Cette foire — une des bonnes de l'année — avait attiré à Angers bon nombre de vendeurs et d'acheteurs.

Le blé de première qualité s'est vendu 47 fr. l'hectolitre, prix moyen.

CONCOURS HIPPIQUE DE L'OUEST.

On ne saurait trop louer le soin intelligent et le bon goût avec lesquels ont été édifiés les apprêts du Concours hippique institué à Nantes cette année. Ces apprêts occupent, sur une longueur de 486 mètres, tout l'espace compris entre la place sur laquelle s'élève la statue de Louis XVI et l'escalier monumental que dominent les statues d'Anne de Bretagne et d'Arthur III. Des deux côtés du vaste carré long qui forme l'arène, règne une estrade sur laquelle se placent les spectateurs. Derrière cette estrade s'étendent, également dans toute la longueur, des écuries disposées pour 200 chevaux. Dès le jour de l'ouverture, ce nombre, moins deux, était atteint. Là se voient les plus beaux types des chevaux de course, de selle, d'attelages de tout genre; les chevaux anglais si élégants, les basques si légers, les bretons si propres aux élans, aux fatigues et aux privations de la guerre.

Un portique élégant donne, par trois ouvertures, entrée dans l'enceinte, que vivifie de la manière la plus brillante une sorte de carrousel non interrompu.

Il n'est besoin ni de grande science, ni de longues réflexions pour comprendre quelle utile influence une telle institution doit exercer sur l'élevage dans nos contrées.

On lit dans le *Messenger d'Indre-et-Loire* :

« Encore un de ces accidents affreux qui, après avoir jeté l'épouvante dans une maison, un quartier, la commune, et jusque dans les environs, passent rapidement et ne laissent pas plus de traces quelquefois qu'un coup frappé dans l'eau, comme on dit vulgairement.

« Ce n'est pas dans l'eau qu'a été frappé le coup dont je veux parler, mais dans le feu, ce qui est encore plus terrible. Ce fut, je crois, au commencement de la semaine, à Reugny, chez un de ces ouvriers peu fortunés qui ont tant de peine à remplir les grands devoirs personnels et matériels dont ils s'acquitteraient pourtant comme d'autres, s'ils ne perdaient pas de vue cet avis salutaire : Aide-toi, le ciel t'aidera.

« L'homme était à ses travaux, et avait peut-être pris, soit à l'aller, soit au retour, soit même pour l'un et l'autre, le chemin des écoliers. Restée seule à la maison, pour avoir soin du ménage et garder deux enfants, âgés, l'un de deux ans et demi, l'autre de quelques mois seulement, la femme trouvait le temps un peu long. C'est si long d'attendre, en effet, surtout quand on n'a personne avec qui échanger la moindre réflexion ! Elle s'imagina donc qu'elle ne pouvait faire rien de mieux que d'aller dans le voisinage, visiter une amie. Pourquoi ne l'eût-elle pas fait, d'ailleurs, quand eût été plus loin ? Tout était en ordre dans la maison, où les enfants reposaient tranquillement, le plus jeune dans son berceau, l'aîné sur sa chaise devant un bon feu. Un doute cependant s'éleva dans son cœur; Dieu l'a fait si inquiet, ce cœur maternel ! « Mes

enfants ne criaient-ils pas ? » se demanda-t-elle, et, se croyant dispensée d'aller elle-même éclaircir ses doutes, elle y envoya un jeune commissionnaire qui se trouvait là comme exprès, sous sa main. Celui-ci s'y rendit en folâtrant, mais ne tarda guère à revenir : « Votre enfant brûle ! » s'écria-t-il du plus loin qu'il crut pouvoir se faire entendre, « votre enfant est tout en feu ! »

« Il ne disait que trop vrai. La mère arriva en toute hâte, le médecin la suivit de près; d'autres vinrent ensuite; quelques-uns, entendant les cris et voyant des flammes, les avaient précédés, mais tous inutilement. Le feu s'était communiqué, on ne sait comment, aux vêtements de l'aîné des enfants et n'avait fait qu'une plaie de ce petit corps que nul ne pouvait plus contempler sans frémir, et qui le soir même exhalait son dernier souffle de vie.

« Avis aux mères qui, par négligence, insouciance ou autre motif condamnable, abandonnent pour un temps plus ou moins long le poste sacré où les a placées la nature aussi bien que la religion ! Avis également aux nobles cœurs qui, pouvant établir à la ville, au village et même au hameau, une de ces suppléances à la maternité qui s'appellent crèche, asile ou école, négligent sans raison de le faire.

« Si, dans l'intérêt de la double cause que je défends ici, celle de l'humanité et de l'enfance, quelques mots un peu vifs me sont échappés, on me les a pardonnés par avance, j'en suis sûr, en faveur de mes bonnes intentions. — X... »

RÉVISION DU CADASTRE.

Deux députés à l'Assemblée nationale, MM. Rousseau et Laurent, viennent d'adresser à la commission du budget un projet de loi tendant à imposer les propriétés qui étaient en friche ou portées dans la dernière classe lors de la révision du cadastre et qui, aujourd'hui, plantées en vignes, ne paient cependant aucun impôt.

Le redressement de cet abus apporterait, paraît-il, au budget une augmentation de 80 millions.

Agriculture.

NOUVEAU MOYEN D'ACCROÎTRE LA FERTILITÉ DES TERRES.

M. Dumas, le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, lui a présenté, il y a un mois environ, un mémoire intitulé : *De la pulvérisation des engrais et des meilleurs moyens d'accroître la fertilité des terres.*

L'auteur de ce mémoire est connu de tout le monde. C'est M. Menier, le grand manufacturier, et qui ne s'enferme pas seulement dans sa spécialité. Quand il a une idée, M. Menier, au lieu de faire comme Fontenelle, de fermer la main et de la garder pour lui, s'empresse d'en faire part à tous, à la grande stupéfaction des Harpignons intellectuels. Il est vrai qu'en général l'avarice de ceux-ci se justifie par leur pauvreté.

La nouvelle idée de M. Menier surprend tout d'abord par sa simplicité. Il s'agit tout simplement de réduire en poudre impalpable, à l'aide d'un travail mécanique, les engrais minéraux, les engrais dits complémentaires, la marne, le phosphate de chaux, le feldspathy, afin de les rendre plus facilement assimilables aux plantes.

C'est là l'idée fondamentale, et immédiatement on est prêt à se dire : — Ce n'est que cela; mais comment n'y avait-on pas pensé plus tôt ?

Oui, et pourquoi n'avait-on pas pensé non plus, avant Papin, à utiliser la force élastique de la vapeur qui soulevait le couvercle de toutes les marmites, ce que chacun pouvait constater en faisant son pot-au-feu ?

Il y a longtemps cependant que nous pulvérisons, comme M. Jourdain faisait de la prose. Nous sommes tous munis de petits appareils à pulvériser qui s'appellent nos mâchoires et nos dents, afin de rendre l'assimilation de nos aliments plus facile.

Il s'agit de faire pour l'agriculture ce que nous faisons pour notre estomac.

D'après un vieil axiome, absolument juste, ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, c'est ce qu'on digère.

Il en est de même pour les engrais : mettez dans le sol des blocs de phosphate de chaux, de marne, de feldspathy, ils resteront dans le sol et ne produiront presque aucun effet utile. En ce moment, on se sert

de ces matières en petites masses ; les phénomènes atmosphériques ne les délitent que très-lentement ; l'effet se répartit sur dix, quinze, vingt et même trente ans. Mais alors, si l'effet ne se produit qu'au bout de dix, quinze et vingt ans, il faut donc faire l'avance de ces dix, de ces quinze, de ces vingt ans-là ?

Il faut faire de plus l'avance de quantités considérables d'engrais et les abandonner au petit bonheur. L'effet se produira un peu plus tôt, un peu plus tard. On n'en sait rien au juste. Nul calcul précis. On s'en remet au hasard.

Il s'agit de remplacer ce hasard par une certitude. C'est dans cette œuvre que consiste toute la grandeur de la science et de l'industrie moderne.

La pulvérisation mécanique des engrais minéraux donnera précisément cette certitude. D'après les expériences qu'a faites M. Menier, les engrais minéraux réduits en poudre impalpable, deviennent solubles avec la plus grande rapidité.

Cela se comprend facilement. En réduisant ces engrais en poudre impalpable, on en multiplie indéfiniment les surfaces. Or, la dissolution a lieu proportionnellement aux surfaces du solide en contact avec le liquide actif.

Pour utiliser complètement les engrais minéraux et pour les utiliser immédiatement, il s'agit donc de les pulvériser. On voit immédiatement les avantages de cette manière de procéder.

On n'a besoin d'acheter et d'amener que la quantité précise d'engrais pour que l'effet soit produit dans l'année.

Il n'y a donc plus de longues avances à faire. On n'a plus à attendre les dix, quinze, vingt, trente ans mentionnés ci-dessus.

Les pays pauvres surtout ont besoin de ces engrais, et c'est dans ces pays que les baux sont les plus courts. Comment un fermier qui a affermé une terre pour neuf ans ferait-il de pareilles dépenses pour obtenir un résultat qui ne profiterait qu'à son successeur. Puis, dans ces pays, bien des propriétaires ne sont pas riches. De telles avances sont au-dessus de leurs ressources.

Avec les engrais pulvérisés, les avances ne dépasseront pas une ou deux années, et seront, par conséquent, à leur portée.

Dans les pays riches, en fournissant aux céréales, à la paille, les éléments minéraux qui s'épuisent le plus vite, on prévient la verse.

Cette idée de la pulvérisation, qui paraît si modeste, n'est ni plus ni moins que le germe d'une révolution en agriculture. L'industrie n'a pris son grand développement que lorsqu'on y a appliqué la mécanique. L'application de la mécanique à l'agriculture est appelée à opérer une semblable transformation.

Une fois l'attention attirée sur la pulvérisation, on cherchera les moyens de pulvériser à bon marché, à l'aide des appareils les plus simples, soit à l'état sec, soit à l'état humide. Il y a une foule de jeunes ingénieurs civils dont les capacités restent inactives ; voilà un nouveau champ qui leur est ouvert.

On fait encore de l'agriculture empiriquement. Bien peu de cultivateurs connaissent la composition de leurs champs, les richesses des sous-sols, les gisements de matières minérales qui peuvent leur être utiles. Ils apprendront à les connaître. Les stations agronomiques les renseigneront. Ils pourront alors procéder avec certitude au lieu d'aller à l'aventure et de perdre un temps et un argent précieux.

En ce moment, M. Penn, le célèbre constructeur anglais, pour obtenir des chaleurs considérables, réduit le charbon en poussière au lieu de s'en servir en blocs.

Avec la pulvérisation des engrais, les agriculteurs feront ce que fait M. Penn avec le charbon. Ils utiliseront tous les éléments qu'ils contiennent, comme lui utilise tout le calorique que contient le combulible.

Nous ne pouvons qu'indiquer ici les conséquences de l'idée de M. Menier. Elles suffisent pour montrer toute l'importance du mémoire présenté en son nom à l'Académie des sciences. Nul doute que bientôt n'apparaissent de nouveaux travaux sur cette question et que nous ne la voyions prendre les proportions qu'elle doit avoir.

M. Menier, dans ses travaux d'économie politique, dit et répète depuis longtemps que le but de l'humanité est d'augmenter l'utilité des agents naturels à nos besoins ; et il

pose le problème dans les termes suivants : obtenir le maximum d'effet utile dans un minimum de temps, avec un minimum d'efforts. La pulvérisation des engrais est une nouvelle solution de ce problème au profit de l'agriculture.

Notre confrère du *Constitutionnel*, M. Jacques Valsère, si compétent dans les questions agronomiques, a résumé dans les mots suivants le mérite de l'idée de M. Menier : ce système fait en quelques heures ce que la nature met des siècles à réaliser.

(Événement.) Jules DELVAL.

Faits divers.

La question des tarifs pour le tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre a été vivement discutée hier à Arras. — Les Anglais se proposent de pousser activement les travaux qu'ils croient pouvoir être terminés en sept ans. — Ils veulent établir non pas deux voies, mais quatre voies, et poussent à la création d'une compagnie française, surtout dans le but d'éviter les complications internationales. Ils offrent d'ailleurs de faire tous les fonds nécessaires, 200, 300 millions et plus, à condition que les gouvernements n'interviennent pas et que la question reste purement commerciale et industrielle.

La consommation de la viande de cheval pour l'alimentation publique fait sans cesse des progrès. La première boucherie chevaline a été ouverte à Paris, en 1866, et, dès 1867, il a été livré à la consommation 2,152 chevaux, ânes et mulets.

En 1869, les chiffres ont été de 2,658. En 1872, l'accroissement continue ; le nombre s'élève à 5,732.

Enfin, en 1874, le nombre atteint 7,184 animaux, qui ont donné 1,295,520 kilogrammes de viande nette.

Au 1^{er} janvier 1875, il y avait à Paris cinquante boucheries chevalines et cinq dans la banlieue.

En province, le progrès est aussi considérable. La viande de cheval est vendue environ moitié du prix de la viande de bœuf.

On lit dans le *Figaro* :

Nous avons assisté hier à une expérience des plus intéressantes, surtout eu égard aux résultats qu'on en peut tirer. Deux chevaux, choisis exprès jeunes et fougueux, ont été attelés à une calèche et lancés à fond de train. Au plus fort de la course, crac ! le cocher lâche les rênes, pousse un ressort et les chevaux sont dételés, et la voiture, enrayée par un frein imperceptible, s'arrête subitement.

Sur la demande de quatre à cinq cents personnes qui assistaient à cette expérience, elle a été recommencée une seconde fois avec un plein succès. Les chevaux, une fois dételés, sont allés tout étonnés s'arrêter d'eux-mêmes à vingt mètres de là.

On a ensuite fait l'essai d'une calèche à un seul cheval. Cette fois encore la réussite a été complète.

Nous nous sommes rendu compte par nous-mêmes de la disposition particulière de l'attelage qui permet d'arriver à ce résultat et qui est due à MM. Maître et Passard, 48, avenue de Villiers à Paris-Batignolles. Rien de plus simple à la fois et de plus ingénieux que ce système qui nous semble appelé à être, d'ici peu, universellement adopté.

LA CAVALCADE D'AIK.

Dimanche dernier, par un temps splendide, la foule encombra les rues de la ville d'Aix pour le défilé de la cavalcade de charité.

Nuée de gardes-françaises, de mousquetaires, de Figaros, d'incroyables, de sultans, dames, pages, clowns, postillons, diables, tourlourous, pierrols et titis. On a beaucoup remarqué l'homme-Jarre, coiffé d'un huilier en fer et quêtant dans un entonnoir. Il figurait l'*Huile d'Aix*, et, comme réclames, portait sur sa panse formidables les adresses de sa maison.

Cavaliers, voitures et tilburys fort nombreux.

Musiques : de la commune d'Eguilles ; société de l'Avenir ; du 44^e de ligne ; fanfare des pompiers de Nanterre.

Chars nombreux : La France enveloppée de drapeaux sur une forteresse armée ;

un brick aux voiles carguées, landau gigantesque des commissaires.

Boule du monde avec les cinq parties allégoriques ; char de la ville d'Aix, aux armoiries fleurdelysées, portant les divinités figurant l'Agriculture, la Justice, le Commerce, les Arts et l'Industrie.

Le char de l'Aumône, sur lequel l'argent pleuvait.

Au soir, retraite aux flambeaux, avec toutes les musiques et les fanfares, et représentation de gala composée d'un acte des *Diamants de la couronne*, du *Domino*, de *Si j'étais roi* avec entrée gratuite pour tous les membres de la cavalcade, à la condition de conserver leurs travestissements.

LA FONTE DES CLOCHES.

Nous avons assisté, l'autre jour, dit la *Liberté*, à la fonte des cloches devant composer le carillon de la cathédrale de Fort-de-France (Martinique).

Cette opération, peu connue du public, offre des particularités qu'il nous paraît intéressant de faire connaître à nos lecteurs :

La fonte proprement dite (ou coulée) est la chose la plus simple du monde. Deux minutes et demie suffisent pour fondre une cloche de 2 à 3,000 kilos. Quant aux travaux préparatoires, qui sont la partie la plus importante et la plus intéressante de la fonderie, ils consistent, d'abord, en la confection du moule.

Le moule d'une cloche, quelle que soit sa dimension, se compose de trois parties bien distinctes : c'est, d'abord, un ouvrage en brique et terre, affectant la forme et la dimension de la cloche à l'intérieur. Cet ouvrage doit être très-solidement construit, car il est destiné à recevoir tout le poids du métal.

Puis vient un second ouvrage tout en terre, dit *fausse cloche*, lequel, ainsi que l'indique son nom, représente la cloche telle qu'elle sera en sortant du moule.

Cette seconde partie du moule est enfin recouverte d'un troisième ouvrage également en terre et nommé dans l'industrie de la fonderie *chape* ou plus communément encore *chemise*.

C'est à l'intérieur de la *chape* que sont gravés les inscriptions, les armoiries et tous autres emblèmes ou dessins décoratifs qui doivent être reproduits à l'extérieur de la cloche.

La *chape*, faite d'une triple couche de terre, est ensuite cerclée de fer dans toutes ses parties, en vue de résister à la force prodigieuse des gaz qui se produisent au moment de la coulée.

Les trois parties du moule ainsi réunies et ne formant qu'un seul bloc de terre, au bout de quelques jours, lorsque la terre a acquis la dureté voulue, on enlève la *chape* au moyen d'une grue, et l'on casse la *fausse cloche*, après quoi on remet en place la *chape* et l'on recouvre le tout d'une masse de terre que l'on foule avec soin, non toutefois sans avoir préalablement entretenu pendant plusieurs heures dans le moule un feu de charbon, à l'effet de ne laisser aucune trace d'humidité.

Le moule ainsi enterré à une profondeur de près de deux mètres, on n'aperçoit qu'une espèce de cuvette en terre solidement cerclée de fer et au centre de laquelle se trouve un orifice de quelques centimètres seulement de diamètre. C'est par cet orifice que passe, en deux ou trois minutes, le métal fondu, représentant un poids de plusieurs milliers de kilogrammes.

Ces premiers travaux achevés, quelques heures suffisent pour fondre une dizaine de cloches. Ainsi, à la fonte qui a eu lieu avant-hier dans l'importante fonderie Dubuisson-Gallois, on a allumé le four dit « à réverbère » à neuf heures du matin. A onze heures et quart, les 4,200 kilogrammes de métal, dont quatre parties de cuivre rouge et une partie d'étain, étaient en pleine fusion. A midi, on faisait la première coulée, et, à deux heures, on avait fondu cinq cloches de différentes grosseurs. Cinq hommes suffisent pour faire la coulée.

Un récipient (dit *poche*) en fonte, chauffé à rouge, est porté par une grue que font mouvoir deux ouvriers, sous l'ouverture du four, d'où coule le métal fondu. Cette poche, contenant la quantité de métal voulue pour couler d'un seul jet une cloche, est portée par le même mécanisme sur le moule, dans lequel deux autres ouvriers font couler le métal. On voit alors s'échapper avec force, par de nombreux évents qui ont été ménagés dans la construction du moule, les gaz verdâtres que produit le métal à mesure qu'il remplit le vide. Quarante-huit heures après la coulée, on déterre la cloche, dont on brise la *chape* qui l'enveloppe, et un dernier travail de quelques heures suffit pour en effectuer la livraison.

Dernières Nouvelles.

Versailles, 10 mars, 4 heures.

L'Agence Havas nous communique ces informations :

Le Président de la République, qui s'était rendu hier soir à Paris, où il a eu ce matin, à l'Élysée, des conférences avec divers personnages politiques, vient de rentrer à l'hôtel de la Présidence.

Contrairement aux bruits répandus hier, la dernière combinaison ministérielle dans laquelle M. Buffet aurait l'intérieur et M. le duc d'Audiffret-Pasquier l'instruction publique, n'était pas due à l'initiative du Président de la République, qui n'a fait qu'en donner communication à M. le duc d'Audiffret-Pasquier et à M. Léon Say.

Le bruit de la démission du ministre de la guerre, par suite de l'adoption de l'amendement Margaine, paraît inexact.

La gare Saint-Lazare était très-animée au départ du train parlementaire de 12 h. 25. Tout le monde s'abordait en se demandant des nouvelles de la crise ministérielle.

La plus grande exaspération règne dans les groupes parlementaires qui, presque tous, se sont réunis pour s'occuper de la situation, qui est de plus en plus tendue. La galerie des Tombeaux est houleuse.

On se demande généralement quelle peut être la véritable cause de la prolongation de la crise, et qui a bien pu inspirer l'idée d'offrir le portefeuille de l'agriculture au duc d'Audiffret-Pasquier.

Ce dernier avait été fort bien reçu avant-hier soir à onze heures et demie, et le lendemain le maréchal n'a vu que M. Buffet. C'est après cette entrevue que le portefeuille peu important de l'agriculture a été offert à M. d'Audiffret-Pasquier.

Le bruit court que, devant cette proposition inattendue, M. le duc d'Audiffret-Pasquier n'a pas dissimulé son mécontentement au maréchal, et même qu'une altercation assez vive a eu lieu.

Le refus opposé par le maréchal et par M. Buffet d'admettre M. Wallon dans une combinaison ministérielle a soulevé la colère du centre droit transigeant.

Il ressort de toutes les conversations que M. Buffet a ruiné son crédit dans l'Assemblée ; on blâme vivement l'attitude qu'il a gardée dans toutes les tentatives qu'il avait accepté de faire pour constituer un cabinet.

Dès 2 heures, on assure dans quelques groupes que si à trois heures il n'y a pas de solution, l'interpellation aura lieu à 3 heures un quart.

M. Luro doit, dit-on, prendre la parole au nom du groupe Lavergne.

Il n'est cependant pas probable que la question soit portée à la tribune aujourd'hui ; on croit plutôt qu'elle ne sera que demain, pour laisser aux délégués de la nouvelle majorité le temps de faire un dernier effort pour arriver à une solution.

Les conciliabules continuent avec ardeur. Le maréchal a eu plusieurs entrevues ce matin ; M. Bocher est à la présidence à l'heure où nous écrivons.

Si le maréchal se décidait à prendre un cabinet extra-parlementaire, les gauches déposeraient immédiatement un ordre du jour dans lequel elles déclareraient qu'elles ne peuvent lui donner leur confiance.

Au moment où le bruit peu vraisemblable courait que M. Buffet consentait à s'occuper de nouveau de la constitution du cabinet, on assure que MM. d'Harcourt et d'Haussonville ont été chargés par les divers groupes du centre droit de proposer comme ultimatum au maréchal le cabinet suivant :

M. Bocher, vice-président du conseil des ministres sans portefeuille ;
M. d'Audiffret-Pasquier, à l'intérieur ;
M. Dufaure à la justice ;
M. Léon Say aux finances ;
M. Wallon à l'instruction publique ;
M. de Meaux au commerce ;
M. de Cissé à la guerre ;
M. de Montaignac à la marine ;
M. Decazes aux affaires étrangères ;
M. Caillaux aux travaux publics.

On attend avec impatience le résultat de cette entrevue.

Pour les articles non signés ; P. GODFR.

Théâtre de Saumur.
VENDREDI 12 Mars 1875, à 8 heures du soir,
GRAND CONCERT
 Vocal et instrumental
Au Bénéfice des Pauvres
 DONNÉ PAR
La Musique des Sapeurs-Pompiers
 Avec les concours de
M^{me} DERASSE, première chanteuse de l'Opéra-Comique, et **M^{me} Martrelli**;
MM. Emile MARCK, de l'Odéon, **Géraizer**, **Martel**, **Dorlin**, **Le temple**, artistes du Grand-Théâtre d'Angers, et plusieurs Amateurs et Artistes de la ville de Saumur.

PREMIÈRE PARTIE.
 1^o LA FAVORITE, fantaisie (Donizetti), exécutée par la musique des Sapeurs-Pompiers.
 2^o ANDANTE de quatuor en mi-bémol (Beethoven), pour piano, violon, alto et violoncelle.
 3^o L'AME EN PEINE, romance de Martha (Flotow), chantée par M. GÉRAIZER.
 4^o NOCTURNE pour violoncelle (J. Reuschel), exécutée par M. MARTEL.
 5^o LES RAMEAUX, romance (Faure), chantée par M^{me} DERASSE.

6^o UN MONSIEUR EN HABIT NOIR, monologue (Dreyfus), joué par M. Emile MARCK.
 7^o AVE MARIA, sur le 1^{er} prélude de Bach (Gounod), chanté par M^{me} DERASSE, avec accompagnement de piano, orgue, violon et violoncelle.

DEUXIÈME PARTIE.
 1^o VALENTINE DE MILAN, fantaisie, exécutée par la musique des Sapeurs-Pompiers.
 2^o PRIÈRE, mélodie (A. Guilmant), pour violoncelle, exécutée par M. MARTEL.
 3^o Duo de IL TROVATORE (Verdi), chanté par M^{me} DERASSE et M. GÉRAIZER.
 4^o VALSE orchestrée, exécutée par des Amateurs.
 5^o LE MAITRE DE CHAPELLE, opéra-comique en un acte (Paër). — Distribution : Gertrude, M^{me} MARTRELLI; Barnabé, M. GÉRAIZER; Benetto, M. LETEMPLE.
 6^o MARCHÉ (rétraite aux flambeaux), exécutée par la musique des Sapeurs-Pompiers.

Bureaux à 7 h. 1/2; rideau à 8 h. »
L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.
 N° 4674. — 6 Mars 1875.
 Texte: Histoire de la semaine. — Courrier de Paris, par M. Philibert Audebrand. — Nos gravures: L'attente. — Les tombes de Molière et de La Fontaine; — L'atelier de Corot; — Quelques notes sur l'expédition de Francis Garnier au Tonking; — Geneviève de Brabant, au théâtre de la Gaîté; — Magasins du Bon Marché: la galerie des tableaux. — Hiyouko, nouvelle japonaise, par M. Peyremal

(suite). — Bulletin bibliographique. — Le violon de faïence. — Revue comique du mois, par Bertall. — Revue financière de la semaine. — Faits divers. — Corot peignant d'après nature. — Echees. — Gravures: L'attente, d'après Mayer, de Brême. — Les tombeaux de Molière et de La Fontaine au Père-Lachaise. — La chambre mortuaire de Corot; — L'atelier de Corot. — L'expédition de M. F. Garnier au Tonking: la citadelle d'Ha-Noï et le fleuve du Tonking. — Geneviève de Brabant, au théâtre de la Gaîté. — Le violon de faïence (7 gravures). — Grands magasins du Bon Marché: la galerie des tableaux. — Revue comique du mois, par Bertall (12 sujets). — Corot peignant d'après nature. — Rébus.

E. BARASSÉ, imprimeur-libraire-éditeur, 83, rue Saint-Laud, à Angers.

LES GRANDES INDUSTRIES DE L'ANJOU

Par MM. Eugène GASTÉ et F. HERVÉ-BAZIN.
 Quatrième et Cinquième Livraisons.
 FONDERIES. — TOILES ET MOUCHOIRS DE CHOLET.
 Cet ouvrage, orné d'une Carte industrielle et agricole de l'Anjou, de belles gravures sur bois et de dessins lithographiques, est publié par livraisons de 50 centimes, au nombre de 25 environ, adressées franco aux souscripteurs.
 Les livraisons ne sont pas vendues séparément. — On souscrit chez M. BARASSÉ, éditeur.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^o
 boulevard Saint-Germain, 79, Paris.
Le Dictionnaire de la langue française, par E. LITTRÉ, de l'Académie française, ouvrage entièrement terminé, est publié en livraisons à 1 fr.
 L'ouvrage complet formera 110 livraisons.
 Il paraît un fascicule le samedi de chaque semaine, depuis le 15 février 1873.
 Le 109^e fascicule, VIN à ZAG, est en vente.

CHEMIN DE FER DE POITIERS

Service d'hiver.
 Départs de Saumur pour Poitiers:
 5 heures 50 minutes du matin.
 11 — — — — —
 6 — 10 — — — — — du soir.
 Départs de Poitiers pour Saumur:
 5 heures 40 minutes du matin.
 10 — 40 — — — — —
 5 — 35 — — — — — du soir.
 Tous ces trains sont omnibus.
 P. GODET, propriétaire-gérant.

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 10 MARS 1875.

Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.			
Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.	
3 % jouissance décembre.	65			Soc. gén. de Crédit industriel et comm., 125 fr. p. j. nov.	715			Canal de Suez, jouiss. janv. 70.	622	50	15
4 1/2 % jouiss. septembre.	93	25		Crédit Mobilier	595	1	25	Crédit Mobilier esp., j. juillet.	1410		130
5 % jouiss. novembre.	102	70		Crédit foncier d'Autriche	595	10		Société autrichienne, j. janv.	700		7 50
Obligations du Trésor, t. payé.	472	50	7 50	Charentes, 400 fr. p. j. août.	370			OBLIGATIONS.			
Dép. de la Seine, emprunt 1857	237		1	Est, jouissance nov.	542	50	5	Orléans	304		
Ville de Paris, oblig. 1855-1860	452	50	2 50	Paris-Lyon-Méditerranée, j. nov.	940		10	Paris-Lyon-Méditerranée	300		
— 1865, 4 %	487		2	Midi, jouissance juillet.	680		5	Est	299		
— 1869, 3 %	320			Nord, jouissance juillet.	1160		15	Nord	307	50	
— 1871, 3 %	490		1	Orléans, jouissance octobre.	940		5	Ouest	299	25	
— 1875, 4 %	454			Ouest, jouissance juillet, 65.	612	50	2 50	Midi	200		
Banque de France, j. juillet.	3895			Vendée, 250 fr. p. j. août.				Deux-Charentes	285		
Comptoir d'escompte, j. août.	590		2 50	Compagnie parisienne du Gaz.	915		15	Vendée	257		
Crédit agricole, 200 f. p. j. juill.	500			Société Immobilière, j. janv.	62	50		Canal de Suez	523	75	
Crédit foncier colonial, 250 fr.	297	50		C. gén. Transatlantique, j. juill.	350	10					
Crédit Foncier, act. 500 f. 250 p.	940										

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS. GARE DE SAUMUR

(Service d'hiver, 2 novembre 1874.)
DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.
 3 heures 08 minutes du matin, express-voiture.
 6 — 45 — — — — — (s'arrête à Angers).
 9 — 01 — — — — — omnibus.
 1 — 33 — — — — — soir, omnibus.
 4 — 12 — — — — — express.
 7 — 27 — — — — — omnibus.
DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.
 3 heures 04 minutes du matin, omnibus-midi.
 8 — 30 — — — — — omnibus.
 9 — 50 — — — — — express.
 12 — 38 — — — — — soir, omnibus.
 4 — 44 — — — — — omnibus.
 10 — 28 — — — — — express-voiture.
 Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 6 h. 45.

Etude de M^r RENOUE, notaire à Neuilley.

A VENDRE
UNE FERME
 Appelée LA MACHETIÈRE
 Commune de Vivy, et, par extension, commune de Saint-Lambert.
 Bâtiments, terres et prés, d'une contenance d'environ 7 hectares 25 ares;
 Et une VIGNE ROUGE, d'excellente qualité, contenant environ 1 hectare, au-dessus des Quatre-Chemins, commune de Neuilley, près la route de Saumur à Vernantes.
 S'adresser, pour tous renseignements et pour traiter, à M^r RENOUE, notaire. (137)

Etude de M^r CH. BERNIER, notaire à Loudun.

ADJUDICATION
 Le dimanche 11 avril 1875, à midi,
 En l'étude et par le ministère de M^r BERNIER, notaire à Loudun (Vienne),
DU DOMAINE
DU BOIS-ROGUE

Situé communes de Rossay et de Loudun (Vienne),
 Comprenant:
 1^o La maison de maître et ses dépendances, avec 100 hectares de bois, essence de chêne, taillis, réserves et futajies y appartenant, et renfermés de murs;
 2^o Deux fermes, consistant en bâtiments, terres labourables, prés et vignes, contenant 86 hectares, formant deux exploitations distinctes;
 3^o Et 9 hectares de terre, vignes, prés et bois, en dehors du parc et non compris dans lesdites fermes.
 Propriété de revenu et d'agrément. Belle chasse, grande facilité pour l'exploitation des bois.
 Position agréable, entre deux routes, à trois kilomètres de Loudun, station des deux chemins de fer, des Sables-d'Olonne à Tours et de Poitiers à Saumur.
Contenance: 195 hectares.
Mise à prix: 480,000 francs.

A VENDRE
 DE SUITE,
BELLE PETITE PROPRIÉTÉ
 Située route de Varrains.
 S'adresser, pour traiter, chez M^r ROBINEAU, notaire à Saumur, ou chez M^{me} PERNOT, rue de la Petite-Douve, n° 28. (67)

A LOUER
 Pour entrer en jouissance de suite, LES
CAVES DE L'ANCIENNE BRASSERIE DE SAINT-FLORENT.
 Maison d'habitation, écurie, hangar et deux jardins; le tout attenant aux caves.
 S'adresser à M. DE LAFRÉGEOLIERE, à Saint-Florent. (128)

A LOUER
 PRÉSENTEMENT,
UNE MAISON
 Rue de l'Echelle.
 S'adresser au Directeur de l'Ecole des Frères. (567)

MAIRIE DE FONTEVRAULT.
CONSTRUCTION
 D'UNE
MAIRIE ET DE HALLES

AVIS
 Le public est prévenu qu'il sera procédé, le dimanche 21 mars prochain, à trois heures du soir, en la Mairie de Fontevault, par devant le Maire de cette commune, assisté de deux conseillers municipaux et du receveur municipal de ladite commune, à l'adjudication publique, sur soumissions cachetées, des travaux de construction d'une mairie et de halles, pour la commune de Fontevault.
 Le montant des devis, dressés par M. Masson, architecte, s'élève à la somme de 19,348 fr. 08 c.
 On pourra prendre connaissance du projet et du cahier des charges au secrétariat de la Mairie de Fontevault, tous les jours, de onze heures à une heure du soir.

LA NATIONALE
COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE
 Établie à Paris, rue de Grammont, et rue du Quatre-Septembre, 18
 ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE
Fonds de garantie: 118 millions.

CONSEIL D'ADMINISTRATION:
 M. BOURCERET (F.), ancien Banquier, propriétaire, Président du Conseil.
 M. Clausse (Gustave), Propriétaire.
 M. Demachy, de la Maison F.-A. SEILLIERE, Banquier, Régent de la Banque de France.
 M. Vuitry, ancien gouverneur de la Banque de France, ancien Ministre président du Conseil d'Etat.
 M. Pillet-Will (le comte), Banquier, Régent de la Banque de France.
 M. Denormandie, ancien Président de la Chambre des Avoués, membre de l'Assemblée Nationale.
ADMINISTRATEURS
 M. La Panouse (le comte de), Propriétaire.
 M. Davillier (Henri) Régent de la Banque de France, anc. Président de la Chambre de Commerce de Paris.
 M. Lefebvre (Francis), anc. Banquier, ancien Régent de la Banque de France.
 M. Mallet (Henri), de la Maison MALLET frères et Co, Banquier.
 M. Hottinguer (le Baron Rodolphe), Banquier, Régent de la Banque de France.
 M. de Waru (A.), ancien Régent de la Banque de France.
 M. André (Alfred), Banquier, Régent de la Banque de France, membre de l'Assemblée Nationale.
 M. Rothschild (le baron Gustave de), Banquier.
 M. Lutscher (André), de la Maison HENRICH-LUTSCHER et Co, Banquier.
CENSEURS
 M. Moreau (Frédéric), Négociant, Censeur de la Banque de France.
 M. Archédaon (Edmond-Alexandre), ancien Agent de Change.
 M. Le Lasseur, de la Maison PÉRIER frères, Banquier.
DIRECTEUR
 M. ONFROY (J.-S.-L.), ancien Négociant, anc. membre du Conseil Municipal de la ville de Paris.

Constitution immédiate d'un capital payable au décès de l'Assuré
PAR L'ASSURANCE EN CAS DE DÉCÈS POUR LA VIE ENTIÈRE
 Participation dans les bénéfices de la C^e.
 Augmentation du revenu
PAR LA RENTE VIAGÈRE IMMÉDIATE OU DIFFÉRÉE
 Capitaux payés aux Assurés décédés depuis l'origine de la Compagnie. 24,945,448 fr.
 Arrérages payés aux Rentiers. 124,094,191 fr.
 Bénéfices répartis aux assurés en cas de décès pour la vie entière 11,358,052 fr.

S'adresser pour les renseignements, à Saumur, à M. Gauron; à Angers, à M. Périgault; à Cholet, à M. Manceau; à Beaupreau, à M. Clemot; au Lion-d'Angers, à M. Morillon. (424)

HERNIES
 CHUTES et DÉVIATIONS DE L'UTÉRUS
 Guérison radicale en 8 jours — sans danger
 Par le spécifique anti-hernique de F. ANAT, pharmacien à Paris, rue Napoléon, 10 (Sartre).
 Ce précieux médicament, nouveau dans le traitement médical, est facile à prendre, agréable au goût et ne nuit dans aucun cas. Tonique et analgésique puissant, il fortifie les nerfs les plus délicats.
 Traitement ordinaire complet pour adultes. 2 fr.
 pour enfants. 1 fr.
 S'adresser directement, à l'inventeur pour les renseignements, ou dans les bonnes pharmacies.
 (Ajouter un timbre pour la réponse)
 Même maison, spécifique infailible pour les cancers.

UNE PERSONNE pouvant disposer de quelques heures dans la journée désirerait trouver une **comptabilité** dans une maison de commerce.
 S'adresser au bureau du journal.

UN HOMME, muni de bons certificats, **demande un emploi.**
 S'adresser au bureau du journal.

UN HOMME, de trente ans, sachant lire et écrire, **demande un emploi.**
 S'adresser au bureau du journal.

UN JEUNE HOMME, de 14 ans, très-fort, sachant lire et écrire, **demande un emploi.**
 S'adresser au bureau du journal.

FABRIQUE D'ENCRE
 de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.
 Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

LE JOURNAL DU DIMANCHE
 RECUEIL LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
 Paraissant chaque semaine avec 16 pages de texte et gravures inédites et un morceau de musique.
ABONNEMENTS:
 Un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr.
 Par un mandat sur la poste, au nom de l'Administrateur, place Saumur, ANDRÉ-DES-ARTS, 11, à Paris.
 La collection se compose actuellement de 50 volumes renfermant les ouvrages des meilleurs auteurs contemporains.
 Le volume broché pour Paris 3 fr. d^e pour les départements 4 fr.
 Saumur, imprimerie P. GODET.